



Roland Barthes, *Souvenir de Juan-les-Pins*, été 1974.



Tout ceci doit être considéré
comme dit par un personnage
de roman.





*Je remercie les amis qui ont bien voulu
m'aider dans la préparation de ce livre :
Jean-Louis Bouttes, Roland Havas,
François Wahl, pour le texte ;
Jacques Azanza, Youssef Baccouche, Isa-
belle Bardet, Alain Benchaya, Myriam de
Ravignan, Denis Roche, pour les images.*









Voici, pour commencer, quelques images : elles sont la part du plaisir que l'auteur s'offre à lui-même en terminant son livre. Ce plaisir est de fascination (et par là même assez égoïste). Je n'ai retenu que les images qui me sidèrent, sans que je sache pourquoi (cette ignorance est le propre de la fascination, et ce que je dirai de chaque image ne sera jamais qu'imaginaire).

Or, il faut le reconnaître, ce sont seulement les images de ma jeunesse qui me fascinent. Cette jeunesse ne fut pas malheureuse, grâce à l'affection qui m'entourait ; elle fut néanmoins assez ingrate, par solitude et gêne matérielle. Ce n'est donc pas la nostalgie d'un temps heureux qui me tient enchanté devant ces photographies, mais quelque chose de plus trouble.

Lorsque la méditation (la sidération) constitue l'image en être détaché, lorsqu'elle en fait l'objet d'une jouissance immédiate, elle n'a plus rien à voir avec la réflexion, fût-elle rêveuse, d'une identité ; elle se tourmente et s'enchantant d'une vision qui n'est nullement morphologique (je ne me ressemble jamais), mais plutôt organique. Embrassant tout le champ parental, l'imagerie agit comme un médium et me met en rapport avec le « ça » de mon corps ; elle suscite en moi une sorte de rêve obtus, dont les unités sont des dents, des cheveux, un nez, une maigreur, des jambes à longs bas, qui ne m'appartiennent pas, sans pourtant appartenir à personne d'autre qu'à moi : me voici dès lors en état d'inquiétante familiarité : je vois la fissure du sujet (cela même dont il ne peut rien dire). Il s'ensuit que la photographie de jeunesse est à la fois très indiscreète





(c'est mon corps du dessous qui s'y donne à lire) et très discrète (ce n'est pas de « moi » qu'elle parle).

On ne trouvera donc ici, mêlées au roman familial, que les figurations d'une préhistoire du corps – de ce corps qui s'achemine vers le travail, la jouissance d'écriture. Car tel est le sens théorique de cette limitation : manifester que le temps du récit (de l'imagerie) finit avec la jeunesse du sujet : il n'y a de biographie que de la vie improductive. Dès que je produis, dès que j'écris, c'est le Texte lui-même qui me dépossède (heureusement) de ma durée narrative. Le Texte ne peut rien raconter ; il emporte mon corps ailleurs, loin de ma personne imaginaire, vers une sorte de langue sans mémoire, qui est déjà celle du Peuple, de la masse insubjective (ou du sujet généralisé), même si j'en suis encore séparé par ma façon d'écrire.

L'imaginaire d'images sera donc arrêté à l'entrée dans la vie productive (qui fut pour moi la sortie du sanatorium). Un autre imaginaire s'avancera alors : celui de l'écriture. Et pour que cet imaginaire-là puisse se déployer (car telle est l'intention de ce livre) sans être jamais retenu, assuré, justifié par la représentation d'un individu civil, pour qu'il soit libre de ses signes propres, jamais figuratifs, le texte suivra sans images, sinon celles de la main qui trace.





La demande d'amour.



*Bayonne, Bayonne, ville parfaite : fluviale,
aérée d'entours sonores (Mouserolles, Marrac,
Lachepaillet, Beyris), et cependant ville
enfermée, ville romanesque : Proust, Balzac,
Plassans. Imaginaire primordial de l'enfance :
la province comme spectacle, l'Histoire comme
odeur, la bourgeoisie comme discours.*



*Par un chemin semblable, descente régulière
vers la Poterne (odeurs) et le centre de la ville.
On croisait là quelque dame de la bourgeoisie
bayonnaise qui remontait vers sa villa des
Arènes, un petit paquet du « Bon Goût » à la
main.*



Les trois jardins

« Cette maison était une véritable merveille écologique : peu grande, posée sur le côté d'un jardin assez vaste, on aurait dit un jouet-maquette en bois (tant le gris délavé de ses volets était doux). Avec la modestie d'un chalet, elle était pourtant pleine de portes, de fenêtres basses, d'escaliers latéraux, comme un château de roman. D'un seul tenant, le jardin contenait cependant trois espaces symboliquement différents (et passer la limite de chaque espace était un acte notable). On traversait le premier jardin pour arriver à la maison ; c'était le jardin mondain, le long duquel on raccompagnait à petits pas, à grandes haltes, les dames bayonnaises. Le second jardin, devant la maison elle-même, était fait de menues allées arrondies autour de deux pelouses jumelles ; il y poussait des roses, des hortensias (fleur ingrate du Sud-Ouest), de la louisiane, de la rhubarbe, des herbes ménagères dans de vieilles caisses, un grand magnolia dont les fleurs blanches arrivaient à la hauteur des chambres du premier étage ; c'était là que, pendant l'été, impavides sous les moustiques, les dames B. s'installaient sur des chaises basses pour faire des tricots compliqués. Au fond, le troisième jardin, hormis un petit verger de pêchers et de framboisiers, était indéfini, tantôt en friche, tantôt planté de légumes grossiers ; on y allait peu, et seulement dans l'allée centrale. »

Le mondain, le casanier, le sauvage : n'est-ce pas la tripartition même du désir social ? De ce jardin bayonnais, je passe sans m'étonner aux espaces romanesques et utopiques de Jules Verne et de Fourier.

(Cette maison a aujourd'hui disparu, emportée par l'Immobilier bayonnais.)







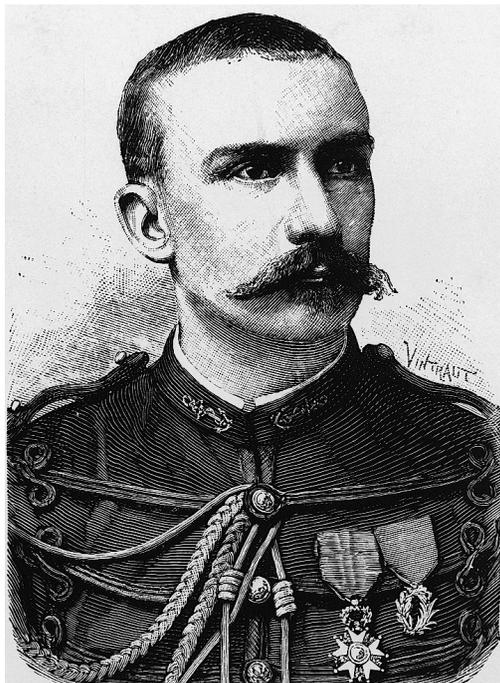
Le grand jardin formait un territoire assez étranger. On aurait dit qu'il servait principalement à enterrer les portées excédentaires de petits chats. Au fond, une allée plus sombre et deux boules creuses de buis : quelques épisodes de sexualité enfantine y eurent lieu.



Me fascine, au fond, la bonne.



Les deux grands-pères.



Dans sa vieillesse, il s'ennuyait. Toujours assis à table avant l'heure (bien que cette heure fût sans cesse avancée), il vivait de plus en plus en avance, tant il s'ennuyait. Il ne tenait aucun discours.



*Il aimait à calligraphier des programmes
d'auditions musicales, ou à bricoler des lutrins,
des boîtes, des gadgets en bois. Lui non plus ne
tenait aucun discours.*





Les deux grand-mères.

L'une était belle, parisienne. L'autre était bonne, provinciale : imbue de bourgeoisie – non de noblesse, dont elle était pourtant issue –, elle avait un sentiment vif du récit social qu'elle menait dans un français soigné de couvent où persistaient les imparfaits du subjonctif; le potin mondain la brûlait comme une passion amoureuse; l'objet principal du désir était une certaine M^{me} Lebœuf, veuve d'un pharmacien (enrichi par l'invention d'un coaltar), sorte de boulingrin noir, bagué et moustachu, qu'il s'agissait d'attirer au thé mensuel (la suite dans Proust).

(Dans ces deux grand-familles, le discours était aux femmes. Matriarcat? En Chine, il y a très longtemps, toute la communauté était enterrée autour de la grand-mère.)







La sœur du père : elle fut seule toute sa vie.



*Le père, mort très tôt
(à la guerre), n'était pris
dans aucun discours du
souvenir ou du sacrifice.
Par le relais maternel,
sa mémoire, jamais
oppressive, ne faisait
qu'effleurer l'enfance,
d'une gratification
presque silencieuse.*





Le museau blanc du tram de mon enfance.



Souvent, le soir, pour rentrer, croquet par les Allées marines, le long de l'Adour : grands arbres, bateaux en déshérence, vagues promeneurs, dérive de l'ennui : il rôdait là une sexualité de jardin public.



Le sieur Paul Baethès, Inspecteur aux chemins
 de fer du Nord, en résidence à Normande (Lot-et-Garonne) reconnaît
 devoir à mon oncle, M. Paul Raymond, Chef de bureau à la
 Préfecture de Seine-et-Oise, en résidence à Versailles, le somme
 de Cinq cent francs. Je me suis obligé à lui rembourser en totalité,
 à la date du premier Décembre mil huit cent quatre vingt quatre, et
 dont je m'engage à lui payer les intérêts à raison de 5 % l'an, le
 1^{er} Juin 1884 et le 4^{er} Décembre de la même année.
 A Normande le 1^{er} Décembre 1883

Approuvé l'écriture ci-dessus.
 Baethès Baethès
 rue de Tolpala.



L'écriture n'a-t-elle pas été pendant des siècles
 la reconnaissance d'une dette, la garantie d'un
 échange, le seing d'une représentation ? Mais
 aujourd'hui, l'écriture s'en va doucement vers
 l'abandon des dettes bourgeoises, vers la
 perversion, l'extrémité du sens, le texte...

Le roman familial.

D'où viennent-ils ? D'une famille de notaires de la Haute-Garonne. Me voilà pourvu d'une race, d'une classe. La photo, policière, le prouve. Ce jeune homme aux yeux bleus, au coude pensif, sera le père de mon père. Dernière stase de cette descente : mon corps. La lignée a fini par produire un être pour rien.





*De génération en
génération, le thé :
indice bourgeois et
charme certain.*





*Le stade du miroir :
« tu es cela ».*



Du passé, c'est mon enfance qui me fascine le plus ; elle seule, à la regarder, ne me donne pas le regret du temps aboli. Car ce n'est pas l'irréversible que je découvre en elle, c'est l'irréductible : tout ce qui est encore en moi, par accès ; dans l'enfant, je lis à corps découvert l'envers noir de moi-même, l'ennui, la vulnérabilité, l'aptitude aux désespoirs (heureusement pluriels), l'émoi interne, coupé pour son malheur de toute expression.



Contemporains ?

*Je commençais à marcher, Proust vivait encore,
et terminait la Recherche.*

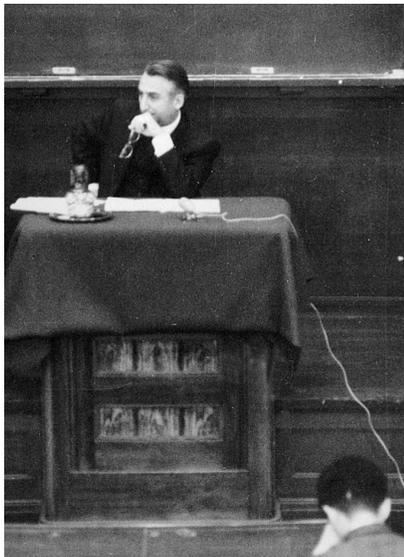




Enfant, je m'ennuyais souvent et beaucoup. Cela a commencé visiblement très tôt, cela s'est continué toute ma vie, par bouffées (de plus en plus rares, il est vrai, grâce au travail et aux amis), et cela s'est toujours vu. C'est un ennui panique, allant jusqu'à la détresse : tel celui que j'éprouve dans les colloques, les conférences, les soirées étrangères, les amusements de groupe : partout où l'ennui peut se voir. L'ennui serait-il donc mon hystérie ?



Détresse : la conférence.



Ennui : la table ronde.





*« Le délice de ces matinées à U. : le soleil, la maison,
les roses, le silence, la musique, le café, le travail,
la quiétude insexuelle, la vacance des agressions... »*



La famille sans le familialisme.





« Nous, toujours nous »...



... aux amis près.



Mutation brusque du corps (à la sortie du sanatorium) : il passe (ou croit passer) de la maigreur à l'embonpoint. Depuis, débat perpétuel avec ce corps pour lui rendre sa maigreur essentielle (imaginaire d'intellectuel : maigrir est l'acte naïf du vouloir-être-intelligent).





*En ce temps-là, les lycéens
étaient de petits messieurs.*

9 Sujet fort bien compris, traité avec goût, personnalité, et de
 façon très intéressante, - J'ai un style un peu gauche par endroits, mais
 Barthes toujours sûr et sûr. - La "difficulté" samedi 13 Mai 1933.
 1 A 1 inspirée par vous est assez curieuse; mais pas assez présente. L'essai.
 Vous ne m'en devez attendre une révolution sociale pour que la supériorité
 de la tête bien faite. Seron de français.

" J'ai lu dans un li-
 quel est cet on mystérieux? me qu'on nous attend à vivre
 - Vost premier livre est bon d'être quand la vie est passée. La façon
 dain. fut cruelle pour moi, qui après avoir
 passé la dernière partie de ma jeu-
 nesse dans l'illusion trompeuse
 d'être un homme invincible parce
 qu'instruit, me vois aujourd'hui,
 grâce aux hasards des mouvements
 politiques ^{de fait} à un rôle secondaire
 et fat décevant.

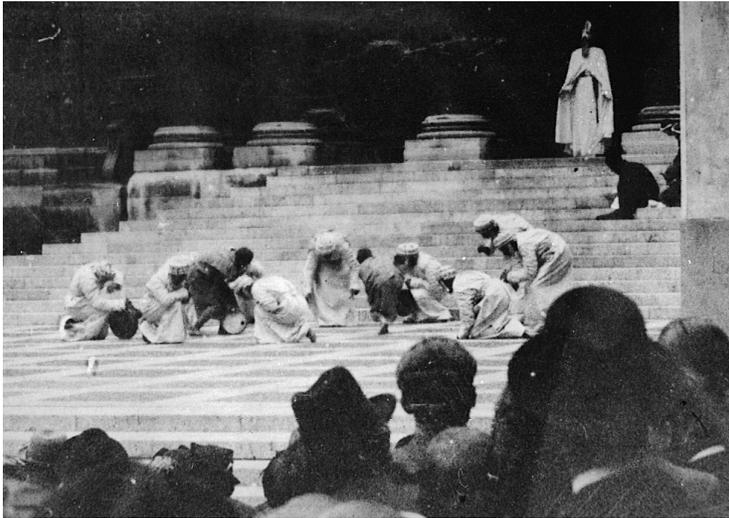
Imp. ^{Qu'est-ce} le ~~le~~ rôle joué qui
 est décevant; c'est l'essai de ~~son~~ être un
 plus brillant.

Ellis.

. Issue de l'aristocratie bou-
 geoise d'autrefois, qui ne prévoyait
 certes pas qu'elle touchait à sa fin
 je fus élevé par un précepteur à
 l'ancienne mode, qui m'enseigna
 beaucoup de choses; et croyait qu'il

Toute loi qui opprime un discours
 est insuffisamment fondée.

Darios, que je jouais toujours avec le plus grand trac, avait deux longues tirades dans lesquelles je risquais sans cesse de m'embrouiller : j'étais fasciné par la tentation de penser à autre chose. Par les petits trous du masque, je ne pouvais rien voir, sinon très loin, très haut ; pendant que je débitais les prophéties du roi mort, mon regard se posait sur des objets inertes et libres, une fenêtre, un encorbellement, un coin de ciel : eux, au moins, n'avaient pas peur. Je m'en voulais de m'être laissé prendre dans ce piège inconfortable – tandis que ma voix continuait son débit égal, rétive aux expressions que j'aurais dû lui donner.





D'où vient donc cet air-là ? La Nature ? le Code ?



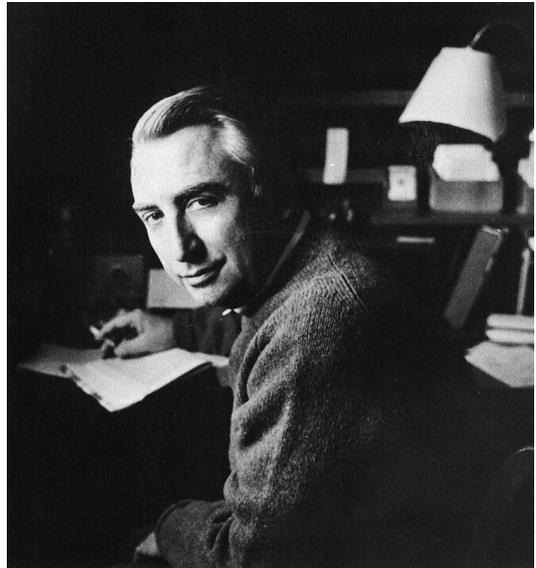
Mais je n'ai jamais ressemblé à cela ! – Comment le savez-vous ? Qu'est-ce que ce « vous » auquel vous ressembleriez ou ne ressembleriez pas ? Où le prendre ? A quel étalon morphologique ou expressif ? Où est votre corps de vérité ? Vous êtes le seul à ne pouvoir jamais vous voir qu'en image, vous ne voyez jamais vos yeux, sinon abêtis par le regard qu'ils posent sur le miroir ou sur l'objectif (il m'intéresserait seulement de voir mes yeux quand ils te regardent) : même et surtout pour votre corps, vous êtes condamné à l'imaginaire.



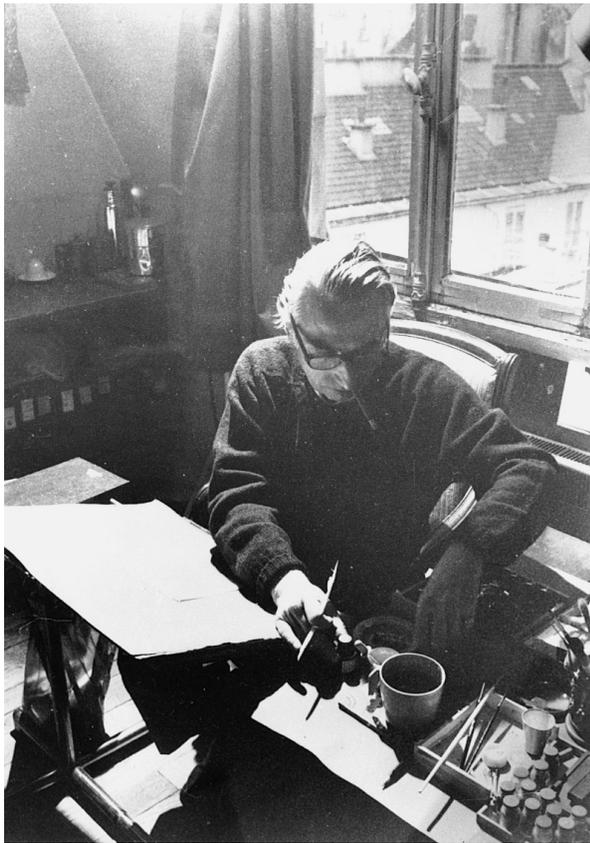


1942

1970



Mon corps n'est libre de tout imaginaire que lorsqu'il retrouve son espace de travail. Cet espace est partout le même, patiemment adapté à la jouissance de peindre, d'écrire, de classer.









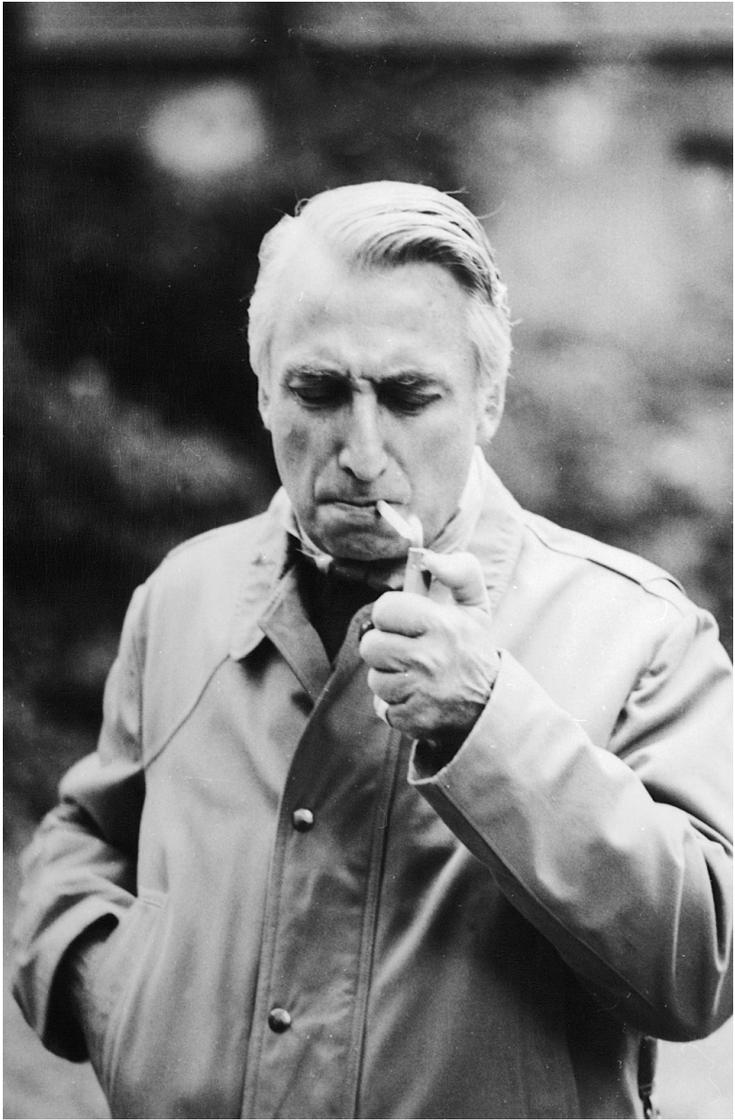
Vers l'écriture.

Les arbres sont des alphabets, disaient les Grecs. Parmi tous les arbres-lettres, le palmier est le plus beau. De l'écriture, profuse et distincte comme le jet de ses palmes, il possède l'effet majeur : la retombée.

Dans le Nord, un pin solitaire
Se dresse sur une colline aride.
Il sommeille ; la neige et la glace
L'enveloppent de leur manteau blanc.

Il rêve d'un beau palmier,
Là-bas au pays du soleil,
Qui se désole, morne et solitaire,
Sur la falaise de feu.

Henri Heine.



Gaucher.